



Ferland Melgar

Vallorbe

Requérants d'asile: détresse et pauvreté

Ecouter les requérants d'asile, les aider à vivre avec les drames du passé et l'incertitude du futur. Que faire d'autre? Jean-Marie Cattin est aumônier au centre d'accueil de Vallorbe.

Jean-Marie Cattin écoute, conseille, rassure et soutient des êtres humains fragiles et démunis.

C'est une aumônerie œcuménique avec quatre aumôniers, deux catholiques et deux protestants. Jean-Marie Cattin, assistant social, animateur socio-culturel et assistant pastoral, est l'un des aumôniers catholiques. «Environ 5000 personnes passent chaque année dans ce centre. Nous faisons un travail d'écoute, les personnes qui sont là ont besoin de parler. Parfois nous prions ensemble».

L'ancienne caserne de Vallorbe est devenue l'un des quatre centres régionaux d'enregistrement

et de procédure (avec Chiasso, Kreuzlingen et Bâle) où la Confédération héberge, depuis 2000, les réfugiés qui ont été autorisés à entrer en Suisse. Ceux-ci séjournent à Vallorbe pendant deux mois au maximum du jour où ils ont déposé une demande d'asile à celui où leur parvient soit un permis N, soit un avis de non entrée en matière.

LE RÊVE OU LE CAUCHEMAR

Au début du séjour ont lieu deux entretiens. L'un a pour but de s'assurer de l'identité du requé-

rant et de la vérifier par la prise de ses empreintes digitales et un interrogatoire qui vise à déterminer pourquoi il a quitté son pays, comment il a voyagé, pour quels motifs il demande l'asile.

Si les motifs sont jugés vraisemblables, un deuxième entretien approfondit les raisons de la demande d'asile. Cela prend deux demi-journées. Les 59 autres jours, on vit à Vallorbe nourri, logé dans des dortoirs à seize lits, privé de portable, ne sortant qu'entre 8h30 et 11h30, puis entre 13h30 et 17h, sauf le week-end, où l'on

a congé. On reçoit un pécule de trois francs par jour.

«Les passeurs leur ont dit de demander l'asile, les réfugiés pensent qu'ils demandent protection, explique Jean-Marie Cattin. Ils ne connaissent pas les lois suisses et ils arrivent ici avec la promesse d'une vie meilleure. Au début, c'est ainsi que beaucoup le ressentent. Avoir un toit, un lit propre, de la nourriture, pouvoir dormir sans être agressé, c'est extraordinaire après ce qu'ils ont vécu; certains ont voyagé pendant deux ans. Suivant d'où on le regarde, ce centre peut être un rêve ou un cauchemar».

Pour beaucoup, l'arrivée à Vallorbe est une délivrance. Mais peu à peu, les requérants souffrent de l'inactivité, de la promiscuité, de l'incompréhension, de difficultés avec les enfants, de la différence de langue,... Après 30 ou 40 jours, ils réalisent qu'ils devront peut-être repartir. «Si on nous dit non, que faire?» Certains viennent de nulle part, d'autres de plusieurs endroits, l'un d'un pays, le conjoint d'un autre; pour des raisons politiques, religieuses ou de tradition, on ne les veut ni ici ni là. «Nous savons dans quels pays nous ne pouvons pas aller, mais quels sont les pays où nous pouvons nous rendre?» demandent-ils.

DIFFICILE DÉCISION

Les aumôniers distribuent et expliquent une brochure (en 17 langues) sur le droit d'asile, informent sur Vallorbe, sur la Suisse. Beaucoup apprennent ainsi que Genève n'est pas la capitale de la Suisse, qu'on n'y parle pas l'anglais, qu'il y fait froid en hiver. Soutien par rapport aux conditions de vie, soutien psychologique, accompagnement spirituel font partie du cahier des charges de l'aumônerie. «On nous demande beaucoup de bibles, nous en distribuons plus de 400 par an, même dans des langues comme l'amharique (Ethiopie) ou le tigréen (Erythrée)».

On ne soupçonne pas, en Suisse, la détresse de ces réfugiés dont certains sont des nouveau-nés,

d'autres des vieillards. Il y a les fuites rapides, parfois dans des conditions épouvantables, sans nouvelles de la famille. «Ils ne sont pas partis sur un coup de tête, la décision a été difficile. Certains ont vu leur père sauter sur une mine, puis leur frère, puis leur maison brûler avant de se décider. Il y a aussi des régions très pauvres où les gens

voir où elle en est. Parfois nous prions ensemble. Nous croisons la route de quelqu'un et le mettons en relation avec le Créateur. Beaucoup voudraient un travail, une femme, l'asile,... Ils savent que nous ne pouvons pas faire plus».

L'accueil du centre est assez bon, avec des normes suisses, estime l'aumônier. «Mais le reste? Le

CERTAINS ONT VU LEUR PÈRE SAUTER SUR UNE MINE, PUIS LEUR FRÈRE, PUIS LEUR MAISON BRÛLER AVANT DE SE DÉCIDER.

n'ont rien et partent pour survivre. On note généralement un cumul de facteurs. Très peu de réfugiés arrivent en Suisse; 90% d'entre eux fuient dans les pays limitrophes du leur».

LA PAUVRETÉ FAIT PEUR

Jean-Marie Cattin accumule les récits, mais ne cherche pas à savoir ce qui est vrai. Son travail consiste à accueillir. «Nous essayons de reconnaître la personne telle qu'elle est, de la brancher sur sa dignité profonde en dépit de ce qu'elle a vécu et de ce qu'elle vivra encore, de l'aider à faire une halte et à

décalage culturel est immense, certaines personnes n'ont jamais vu de papiers! Il faudrait mieux tenir compte de la diversité des réfugiés, mieux respecter leurs besoins. En 1956, nous avons su le faire pour les Hongrois. C'est plus facile avec un intellectuel proche de notre culture qu'avec une Somalienne musulmane et pauvre. Dans ce sens, notre capacité d'accueil est rétrécie. Ce qui nous pose problème, ce n'est pas la couleur de la peau, c'est la pauvreté. Je ne pense pas que la Suisse soit raciste, mais elle a un peu mal à la pauvreté.» ///

Geneviève Praplan

La Forteresse

De Fernand Melgar. *Film documentaire*

Il dit que, de toute façon, ils sont nés pour souffrir, eux les Africains. En Suisse ils auront peut-être un peu plus de chance. Avec eux vivent des Russes, des Irakiens, des Kurdes,... Ils sont là depuis trois jours, deux semaines, plus. Parfois trop nombreux, ils sont transférés vers les autres centres, en Suisse alémanique ou au Tessin. Ils y auront autant de peine à se faire comprendre, beaucoup d'entre eux ne parlant que leur langue maternelle. Que viennent-ils chercher dans ce pays dont ils ignorent tout? Ils l'expliquent; certains sont convainçants, ils resteront. D'autres, beaucoup plus nombreux, devront repartir.

Fernand Melgar a passé l'hiver dernier dans le centre régional d'enregistrement et de procédure de Vallorbe. «Je voulais comprendre ce qui attise la peur de l'autre dans ce pays, ce qui nous pousse à verrouiller notre porte.» *La forteresse* n'est pas un film militant. Plutôt le constat d'une réalité méconnue. La caméra est exhaustive et objective; elle va partout, montre tout, le mal-être des requérants, mais aussi l'empathie impuissante de ceux qui les accueillent. Sensible, pudique, attentive à tous, elle donne la mesure de l'imbroglio dans lequel se débattent les uns et les autres: rester ou partir? Accepter ou renvoyer? *GPr*